

l'époque ottomane que celles que les actes de *waqf* nous font connaître pour l'époque médiévale. La référence au vocabulaire de l'unité habitable (*qā'a*), qui ne peut être écartée dans l'interprétation de certaines inscriptions (par exemple p. 126 : dans ce cas, une maison a pu précéder sur ce terrain le bâtiment religieux), n'est pas utilisée, et le vocabulaire de l'habitat fait visiblement l'objet de confusions dans l'esprit de l'auteur (cf. p. 361 sur la maison égyptienne). Dans les monuments de Gazza, la mosquée al-'Ağamī (p. 105/536), avec son *mihrāb* gauchement placé, est très vraisemblablement une ancienne maison, et l'influence de l'architecture domestique est au moins très grande dans la mosquée Zufurdimī (p. 152/581), dans la *madrasa* de Bardbak (p. 236/647 où l'exemple de certaines *madrasa*-s syriennes, elles aussi influencées sur le plan de la maison, n'impose pas la restitution proposée d'un second *iwān*), et même dans la *zāwiya* d'Aḥmad al-Badawī (p. 256/664) pour sa partie non funéraire. Relever ce qui nous semble être une inspiration de l'habitat civil local et syrien dans l'architecture religieuse (qui ne peut résumer toute l'architecture mamelouke) rejoint d'ailleurs les conclusions de l'auteur sur la médiocrité de l'influence égyptienne à Gazza.

On doit remercier la maison d'édition Klaus Schwarz, aux petits livres à la couverture blanche et rouge bien connue, de rendre accessibles de tels travaux universitaires. En France, la diffusion par les services de reproduction officiels, sur papier puis sur microfiche, est sans doute fort utile mais ne rend pas les mêmes services. On s'étonne, cependant, que les thèses soient publiées sans correction des bêtues inévitables commises par les auteurs et que le jury a certainement signalées (par exemple, mais d'autres imperfections auraient pu être corrigées, à la p. 31, le retour de Jérusalem aux chrétiens en 626/1229, attribué à un accord entre... Richard Cœur de Lion et Saladin, qui tous deux, à cette date, étaient morts depuis longtemps). Ceci résulte sans doute de nécessités de l'édition et ne change rien à l'intérêt des données qu'apporte cet utile travail. On peut cependant le regretter.

Jean-Claude GARCIN  
(Université de Provence)

George MICHELL et Richard EATON, *Firuzabad. Palace City of the Deccan*. Oxford University Press, Oxford, 1992. 25,5 × 18,5 cm, 102 p., 73 fig.

Le Deccan, cette immense province finalement annexée par Aurangzeb dans l'Empire moghol en 1687, foisonne de monuments et de villes à l'architecture et à l'urbanisme hardis. Certains sites comme Dowlatābād, Golconde, Bidar ou Golbarga sont relativement bien connus ; tout au moins, ils ont fait l'objet de publications. D'autres, non moins impressionnantes, ont été jusqu'à présent totalement ignorés. C'est le cas de la ville de Firuzabad, ancienne capitale du souverain bahmanide Sultan Firuz Shah (r. 1397-1422). Cette publication est en effet la première monographie entièrement consacrée à Firuzabad. Pour cette seule raison elle mériterait déjà qu'on s'y arrête.

La dynastie bahmanide (1347-1527), d'origine obscure (l'adoption du nom de Bahman pour faire remonter la généalogie aux rois légendaires iraniens semble tout à fait fantaisiste) émerge vers la fin du règne du sultan de Delhi Mohammad Tughluq (1325-1351). Elle s'établit d'abord à Golbarga puis à Bidar. Firuzabad, construite entièrement sous le règne de Firuz Shah – entre 1399 et 1406 – semble donc avoir joué un rôle de capitale saisonnière.

L'étude présentée ici comporte une introduction historique (p. 9-19) qui propose, grâce à un recours constant aux sources historiques persanes (*Borhān-e Ma'āṭer* de Seyyed 'Ali Tabātabā'i, 1592-1596 ; *Tadkerat al-moluk* de Rafī' al-dīn Ibrahim Shirazi, 1608-1611 et le gigantesque *Tārikh-e Fereshte* de Mohammad Qāsem Fereshta, 1606-1611), une synthèse des textes mentionnant et décrivant Firuzabad.

Suit la description architecturale, comportant d'une part des monuments clairement identifiés (remparts et portes, *jāmi'*, *masjid*, complexe palatial) et d'autre part des monuments non identifiés (A à S), un bazar-rue et le Dargāh de Khalifat al-Rahman, situé à 2 km de la ville.

Le chapitre suivant (Urban and Architectural Context, p. 64-83) met en rapport les monuments et l'urbanisme de Firuzabad avec ceux des principales villes bahmanides, notamment Golbarga et Bidar. Du côté de l'urbanisme, le plan de Firuzabad est rapproché de celui des deux villes citées, mais aussi de ceux de Tughluqābād à Delhi (datant du tout début du XIV<sup>e</sup> s.), de la capitale du Gujarat, Ahmedābād (dont le plan est daté de 1411) et, à titre de comparaison, de celui de Hérat (1405). Cette comparaison des plans permet en effet de constater que toutes ces villes sont ordonnées suivant un plan semblable, *grosso modo* rectangulaire, traversé de deux rues principales qui se croisent au centre, les palais-citadelles se trouvant excentrés sur un des côtés de la ville. Il faut néanmoins remarquer, comme le signalent les auteurs dans les notes, qu'en dehors de Bidar, au sujet duquel Yazdani a écrit un remarquable ouvrage (1947) fort bien illustré par ailleurs, aussi bien Dowlatābād que Gulbarga n'ont toujours pas fait l'objet d'une publication scientifique systématique (les auteurs ajoutent Tughluqābād à leur liste de sites inadéquatement publiés mais ne citent pas le monumental ouvrage de Yamamoto et al., *Delhi : Architectural remains of the Delhi sultanate period*. Tokyo, 1970, 3 vol. ; il est vrai que cet ouvrage est entièrement en japonais).

On remarquera par ailleurs un « détail » dont les auteurs ont bien relevé l'importance. Il s'agit de l'empreinte – sur le plâtre des écoinçons de part et d'autre de la porte d'entrée au palais – d'une décoration sans doute exécutée en carreaux de céramique représentant un félin (voir fig. 72). Le parallèle s'imposait avec les lions-tigres en céramique polychrome figurant sur la porte du palais royal de Bidar, construit entre 1429 et 1432. L'emblème royal du lion-tigre de Firuzabad – interprétation du thème typiquement iranien du *shir-o-khorshid*, bien que dépourvu ici de « soleil » – a donc probablement servi de modèle à celui de Bidar. Quant à voir dans les « zébrures » du lion une adaptation aux tigres indiens (interprétation de Yazdani, 1947, citée par les auteurs), c'est oublier que ceux de la *madrasa* Shir-dar de Samarcande (1619-1636) sont tout aussi « tigrés » ! Les auteurs remarquent également que ces félin de Firuzabad sont sans doute l'exemple le plus ancien de motif animalier dans l'architecture musulmane de l'Inde. Enfin, notons qu'il est heureux que les auteurs aient relevé, malgré l'état de « traces », l'existence d'une décoration en céramique. En effet, l'usage de cette technique décorative est l'un des éléments capitaux qui permettent d'établir un parallèle entre l'art timouride et ses emprunteurs indiens. Pourtant, l'attention que les historiens de l'art ont jusqu'à présent portée aux décors de céramique indiens est – quant à elle – des plus parcimonieuses.

En manière de conclusion, une synthèse (The King and the City) essaye d'analyser les rapports entre le souverain commanditaire de la ville et la dynamique urbaine de celle-ci.

Un appendice reproduit un article du P<sup>r</sup> Akbarū'd-din Siddiqi d'Hyderabad, publié en 1972 dans *Epigraphica Indica. Arabic and Persian Supplement*, ed. Z.A. Desai (p. 39-45) se rapportant à deux inscriptions de la période bahmanide provenant de Firuzabad.

Cet ouvrage, qui se veut une étude préliminaire, a pour but, de l'aveu même des auteurs, de susciter de l'intérêt pour un site qui ne bénéficie même pas d'une protection officielle de la part de l'Archaeological Survey of India. Il faut dire qu'il dépasse largement cet objectif. Étant l'une des rares monographies récentes sur l'architecture musulmane du Deccan, elle mériterait déjà tous les encouragements. De plus, l'ouvrage est remarquable par la qualité des analyses, la rigueur des descriptions – même rapides pour les petits monuments épars – et les rapprochements opérés dans le contexte historique et artistique du Deccan bahmanide. En somme, on ne peut que regretter de ne pas avoir de pareils instruments de travail pour les autres sites du Deccan (la liste serait pourtant longue !).

Yves PORTER  
(Université de Provence)

Marianne BARRUCAND et Achim BEDNORZ, *L'architecture maure en Andalousie*. Taschen, Köln-Cologne, 1972. 24 × 30 cm., 240 p.

On ne se lassera pas de feuilleter ce beau livre si bien illustré d'excellentes photos en couleur d'une rare valeur, la plupart dues à Achim Bednorz le coauteur de cet ouvrage consacré à l'architecture maure en Andalousie. La science de la reproduction photographique a fait de tels progrès qu'il ne semble plus permis, à l'heure actuelle, de prétendre s'en passer, même dans les ouvrages scientifiques les plus rigoureux.

Sans vouloir jouer les esprits chagrins, je me demande si la couleur n'est pas, en définitive, une grande menteuse. Qui n'a pas éprouvé une certaine désillusion en présence de la réalité beaucoup moins clinquante ? D'excellentes photographies noir et blanc telles celles publiées dans les ouvrages de Ch. Ewert, par exemple, me semblent, en définitive, plus utiles au chercheur que ces admirables planches dont on ne saurait nier la grande valeur artistique. Pour ne pas sortir de ce domaine de l'iconographie, on ne restera pas insensible à ces admirables gravures du XIX<sup>e</sup> siècle dont on aimerait connaître le ou les auteurs.

L'éditeur, qui se soucie avant tout de la vente (et on le comprend) ne partagera certainement pas notre sentiment. Encore une fois, disons que cette remarque ne saurait être une critique, mais une simple impression personnelle qui n'entache pas le plaisir que j'ai moi-même éprouvé en voyant et revoyant, sans me lasser, ces images d'une telle beauté. Ajouterais-je que ce plaisir m'a longtemps retenu d'entreprendre la lecture du texte ?

Si je devais résumer en une phrase cet ouvrage, je dirais qu'il constitue un excellent *état de la question* concernant les études sur l'art hispano-musulman depuis les ouvrages de synthèse dus aux Gómez-Moreno, Torres-Balbás et autres pour ne citer que les auteurs espagnols. Madame Barrucand a fait état de toutes les découvertes faites depuis ces temps déjà bien lointains, elle a résumé les théories nouvelles, et cette mise à jour indispensable a été conduite avec une aisance et un talent indiscutables, faisant appel à l'histoire sans se perdre dans des développements inutiles, dégageant les courants de contagion avec bonheur, en particulier lorsqu'elle évoque la réciprocité